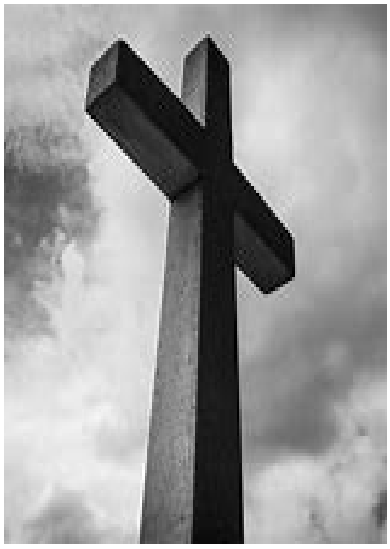
LA MORT, LES MORTS, LES RITES FUNÉRAIRES



Dans le monde entier, et à toutes les époques, le souci d'honorer les morts, de réaliser des gestes codifiés envers le cadavre est retrouvé sous des formes diverses.
On a trouvé des sépultures datant de plus de 100 000 ans -Homme de Néandertal- en particulier le squelette d'un enfant inhumé entouré d'un bois de cerf. Les rites funéraires, quels qu'ils soient, apparaissent comme une marque d'humanité, ils sont des marques d'une vie sociale et des témoins précieux des premières civilisations.
Ces rites, nous le verrons, sont très variés selon les époques, les régions avec, cependant certaines constantes. Si l'on regarde la destinée fixée au cadavre, elle peut aller de la conservation maximale (momification des Égyptiens) à la destruction par le feu ou à l'exposition rituelle aux rapaces.

Tout comme nos lointains ancêtres, nous constatons que la mort existe mais nous ne savons pas ce qu'elle est. Ce que nous connaissons c'est la vie.
Le mystère de « l'après-vie » a généré des mythes, des croyances, parfois intégrés dans une religion. Leur expression passe par des pratiques et des rites au moment de la mort mais parfois longtemps après. Au fil du temps l'influence religieuse s'est affirmée mais nous vivons une période où elle est nettement en recul dans tous les pays développés.

LES RITES ET LEURS FONCTIONS

On peut définir le rite funéraire comme « un ensemble de gestes, de paroles, de prières, de mouvements (de la procession à la danse), regroupés généralement en une séquence selon un programme préétabli et identifiable comme tel »[1]
Le rite n'a pas d'utilité pratique et rationnelle, sa motivation initiale a parfois disparu, faisant ainsi passer certains gestes dans le registre du sacré. Les fidèles chrétiens attendent certains gestes, prières ou chants lors des obsèques de leurs proches allant parfois jusqu'à revendiquer un « droit au rite ».
Les rites ont une fonction sociale : devant l'événement mort, disparition d'une personne, ils aident à prendre en charge l'angoisse, ils canalisent l'émotion, la tristesse, la colère. Ils contribuent à structurer les réactions des membres de l'entourage qui vivent à la fois la mort de l'autre et l'anticipation de leur propre mort. Ils contribuent à la solution d'une « crise affective », à maintenir la paix chez les vivants. Les rites suggèrent des significations sans les expliciter, c'est leur force et aussi leur limite, il est parfois bon de les annoncer et de les commenter quand leur sens échappe à la majorité de l'assistance.
Les rites ont aussi une fonction apaisante qui concerne la personne défunte.
« Une représentation à peu près universelle est que la destinée des morts et l'éventualité de leurs interactions avec les vivants sont très fortement conditionnées par les rites dont ils sont l'objet. »
La pratique des rites funéraires donne un sens collectif à des évènements individuels ce qui joue probablement un rôle dans la prise en charge du deuil.
L'inhumation dans la dignité et le respect, en présence des proches, est probablement le rite le plus ancien, il est également encore le plus répandu dans le monde occidental.

---

1 J.P. ALBERT : Les rites funéraires, approches anthropologiques. Les cahiers de la faculté de théologie, 1999, p. 141-152

LA MORT DANS L'HISTOIRE

Le regard sur la mort s'est modifié au cours des âges. On peut, avec Edgar Morin, identifier schématiquement trois périodes :

Les sociétés archaïques : refusant l'idée d'une destruction définitive de la personne défunte, elles élaborent une relation avec les morts. Ils vivent ailleurs, de leur vie propre comme des vivants qu'ils accompagnent tout au long de leur existence, peuplant leurs rêves, leurs pensées et influençant leurs conduites. Leur rôle peut être plus ou moins favorable, il faut faire en sorte qu'ils ne manquent de rien, les honorer, entretenir leur bienveillance, éviter leur colère.

Les sociétés métaphysiques : morts et vivants sont séparés. Parmi les morts certains accèderont au titre de dieux, la notion d'esprit distinct du corps, puis d'âme se précise. Une fois séparée du corps, l'âme suit une destinée diversement interprétée en Orient et en Occident. On peut citer le séjour aux enfers de la mythologie grecque, l'invention du purgatoire par l'Eglise du XII° siècle, le rêve d'un paradis-jardin merveilleux.
La notion d'immortalité se fait jour, objet de controverses. Les philosophies et les religions monothéistes enrichissent les idées et les représentations. L'idée de résurrection n'apparaît que tardivement dans la Bible, elle est affirmée avec force en la personne du Christ par Paul et les évangélistes (Si Christ n'est pas ressuscité, dit Paul aux Corinthiens, votre foi est vaine).

L'époque moderne : marquées par le rationalisme, par le progrès des connaissances et des techniques, nos sociétés n'accordent plus guère de crédit aux mythes et à leurs expressions. La mort fait partie de la vie mais on ne lui trouve pas de sens, elle fait toujours peur, on voudrait l'ignorer mais on ne peut que la combattre en multipliant les prouesses médico-scientifiques.
L'individualisme progresse, chaque personne doit gérer son parcours vers la mort, les croyants sont moins nombreux, leur influence diminue.

Si l'on reste dans notre monde occidental, on peut faire plusieurs remarques :
- Pendant des millénaires la vie humaine a été brève, la confrontation à la mort était fréquente, les grandes épidémies la rendaient quotidienne. Beaucoup d'enfants mouraient en bas âge, le deuil était une expérience souvent renouvelée.
- À notre époque on meurt souvent très âgé, à l'hôpital ou dans la rue, les morts sont vite soustraits au regard et mis en conservation dans une morgue ou un funérarium, dans l'attente d'une cérémonie d'adieu. Et pourtant la mort sous forme virtuelle est omniprésente dans la littérature, le cinéma et les médias.
-Le développement des connaissances biologiques et des technologies donne lieu à des fantasmes de « fin de la mort », de « transhumanisme » qui confinent au délire.

L'INFLUENCE DES CULTURES ET DES CROYANCES

Dans l'Hindouisme la mort est vécue comme un passage qui doit permettre à l'âme du défunt ses réincarnations. Sa tête rasée tournée vers le sud-est, le corps est entouré d'un linceul couvert de fleurs et transporté en procession jusqu'au bûcher funéraire. Les cendres sont jetées dans le Gange, fleuve sacré, ou un de ses affluents.

Pour les Bouddhistes il faut essayer de rompre le cycle des réincarnations. Le défunt est disposé comme le fut Bouddha à sa mort. Une veillée est organisée avec prières et lectures de textes sacrés. La crémation est recommandée mais pas obligatoire. L'inhumation du corps ou des cendres est accompagnée d'offrandes et de fleurs. Les tombes sont imposantes et colorées.
Dans le Judaïsme la cérémonie d'obsèques est simple, le corps est impérativement inhumé le plus vite possible, en Israël il est enterré à même la terre. Après avoir récité le Kaddish (prière de louange tirée de Daniel, des psaumes et de Job) plusieurs proches déchirent un morceau de leur vêtement en signe de deuil. Les tombes sont sobres.
Pour les animistes d'Afrique ou d'Asie centrale il existe une force vitale, un esprit qui anime les êtres et les éléments naturels, l'animiste perçoit une continuité entre les intentions humaines et celles de tous les êtres du monde. Lorsque la mort frappe une personne qui n'est pas en fin de vie elle est supposée être l'effet d'un maléfice. On se réunit nombreux pour une cérémonie compliquée et onéreuse.
La civilisation de l'ancienne Egypte, très marquée par la réflexion sur la mort, a poussé très loin les soins aux défunts, la conservation et l'installation des corps dans des chambres funéraires richement décorées et inviolables, qui n'étaient certainement pas à la portée de toutes les bourses.
Dans la Grèce antique le défunt est exposé avant d'être transporté en cortège vers le cimetière. Libations, et sacrifices, peuvent avoir lieu ensuite sur la tombe. Les rites funéraires sont publics et bien codifiés. Comme en Égypte, le statut social et économique influe largement sur les moyens employés. À Rome les vivants restent proches des ancêtres immédiats, on leur rend régulièrement hommage.
Le Christianisme s'est implanté sur des territoires marqués par les civilisations celtes et gréco-romaines. L'inhumation s'est longtemps pratiquée dans les églises avant de déborder autour dans des cimetières, jusqu'au XIX° siècle elle est impérative, par référence à la mise au tombeau du Christ. Au moyen-âge, le bûcher est une sanction contre les hérétiques et les personnes accusées de sorcellerie.
Dans l'Islam la toilette purificatrice est très importante, effectuée par un proche. Le corps est lavé à plusieurs reprises puis entouré de tissu blanc sans couture ni dessin. Les soins de conservation sont interdits, le défunt doit être enterré le plus vite possible, la tête tournée vers La Mecque. Le cercueil est transporté en procession silencieuse par les hommes de la maison puis disposé à même la terre dans un cimetière ouvert. Crémation, autopsie, don d'organes ne sont pas admis par les religieux musulmanes. Le passage par la mosquée n'est pas habituel.
Dans plusieurs régions d'Inde et d'Asie centrale les corps défunts sont exposés aux rapaces dans des « tours du silence », le lendemain il n'y a plus qu'un squelette.

Quatre étapes se retrouvent de façon quasi-universelle, avec des adaptations :

- La toilette mortuaire
- La sortie du monde des vivants
- L'entrée dans la communauté des ancêtres
- La commémoration

QUELLE SITUATION EN OCCIDENT ACTUELLEMENT ?

L'évolution des rites et des pratiques est rapide depuis quelques décennies.
Notre monde s'est mécanisé et urbanisé. L'individualisme progresse. Les contraintes de temps imposent des rythmes plus rapides et la vitesse induit une réduction des rites. Dans nos pays marqués par 20 siècles de christianisme, un usage avait force de rite : veiller les morts jusqu'à la mise en bière. C'est devenu rare et bien difficile actuellement. De même, on ne visite plus guère la famille en deuil, on téléphone ou on envoie un message, information et communication se modifient.
Les zones rurales sont moins touchées mais la procession vers le cimetière est le plus souvent remplacée par un convoi automobile.
Les marques du deuil sont moins visibles, la mort s'est privatisée, on ne souhaite pas étaler sa peine. Lors des cérémonies les vêtements sombres, les tenues strictes ne sont plus systématiques.
Le passage par l'église est en régression, des cérémonies purement laïques sont couramment organisées par les entreprises funéraires avec la participation de la famille et des proches, elles peuvent avoir lieu dans une salle de funérarium, de crematorium ou au cimetière.
La progression rapide des demandes de crémation contribue à modifier les pratiques, devant une assemblée réunie au crematorium les rites sont habituellement réduits, simplifiés ; hommages, témoignages et lectures prennent plus de place. Les familles demandent de plus en plus à être partie prenante dans l'élaboration d'une cérémonie et dans les rites mis en œuvre (gestes, prières, musique) pour personnaliser les obsèques.

LA MORT UN SUJET TABOU ?

La mort est omniprésente dans les médias : nécrologies proportionnelles à l'importance du défunt, récits et images de morts violentes, d'attentats, de guerres, de catastrophes… Malraux disait « à la télévision, un jour sans meurtre serait un jour sans pain » !
N'est-ce pas une manière de nous détourner de la réalité de la mort quotidienne autour de nous, de la mort banale, vraie, par exemple celle de mon voisin hospitalisé depuis des semaines ? Nous sommes à une époque où la familiarité avec la mort réelle est faible, on hésite parfois à parler de la mort avec les enfants, on cherche à les mettre à l'abri en cas de deuil familial. Ils ont pourtant bien souvent compris et intégré la situation avant les adultes.
En réalité il s'agit plus de déni que de tabou. Il existe une trentaine de mots pour parler de mort, on cherche des substitutions comme si nous avions peur d'affronter notre finitude. On escamote la confrontation avec le cadavre, on le travestit pour qu'il reste présentable, que la réalité de la mort soit moins visible. Les rites liés au souvenir sont également en recul. Quant au mythe du progrès sans fin il justifie les ambitions de faire reculer la mort et pourquoi pas la vaincre, et il anime les recherches sur « l'homme augmenté » visant à surmonter notre pauvre condition de mortels.
Heureusement le développement des soins palliatifs et des services accompagnant la fin de vie rendent à la mort son temps, sa présence, son environnement social et spirituel.
L.V. Thomas[2] attribue à ce déni quatre sources principales :

---

2 L.V. THOMAS : L'Homme et la mort, Histoire des Mœurs, Encyclopédie de la Pléiade, t. 2, p. 804-862 (nombreuses références)

-L'individualisme exacerbé, le souci de la réussite personnelle qui s'opposent à la prise en charge de l'angoisse par le groupe.
-La peur panique de souffrir.
-La société de consommation qui réintroduit la mort dans le circuit financier.
-La mort moins familière car l'espérance de vie augmente, moins on côtoie la mort, plus elle fait peur.

UN SECTEUR ÉCONOMIQUE

Les entreprises funéraires ont une place indéniable dans l'économie : elles assurent un service de plus en plus large qui demande du personnel, elles font travailler des menuisiers, des maçons, des fleuristes, etc.
En dehors de certaines régies municipales elles sont privées et cherchent à être rentables. Les funérariums avec des salles assez vastes se développent, des cérémonies peuvent y être organisées avec les moyens audio-visuels modernes. Les professionnels du funéraire font leur possible pour respecter les choix religieux des familles et pour leur permettre de s'exprimer. Pour les chrétiens ils sont devenus un intermédiaire incontournable entre les familles et les paroisses.
Il faut tout de même signaler des propositions alternatives comme le Service Catholique des Funérailles, réseau d'agences coopératives qui s'étend dans plusieurs grandes villes, il se situe délibérément hors du secteur marchand avec des prestations simples et un accompagnement vécu de bout en bout comme une mission d'évangélisation. On peut aussi citer les associations qui se mobilisent, dans l'optique d'ATD-Quart Monde pour prendre en charge les funérailles des personnes totalement isolées.

LA POSITION DE L'ÉGLISE

L'Eglise catholique reste attachée, qu'il y ait inhumation ou crémation, au passage par le bâtiment église pour célébrer, avec les chrétiens du lieu où a vécu la personne défunte, un Adieu précédé d'un temps de mémoire, de lecture de la Parole, et de prière.
Le rituel des obsèques prévoit une ou plusieurs lectures tirées de la Bible et trois rites :
- La Lumière : la flamme du cierge pascal est communiquée à des bougies posées sur le cercueil ou autour. C'est le rappel de la victoire du Christ sur la mort au matin de Pâques, la famille est invitée à participer au transfert de la lumière.
- L'Encens : marque de respect pour le corps.
- L'Aspersion par l'eau bénite : proposée à chaque membre de l'assemblée après le célébrant, elle est le rappel du baptême : le chrétien entre dans une vie nouvelle.

La célébration est présidée par un prêtre, un diacre ou une personne laïque qui s'est formée pour ce service. Il faut insister sur un point : les obsèques ne sont pas un sacrement ! C'est seulement lorsque la famille demande une eucharistie (des obsèques avec une messe) que la présence d'un prêtre s'impose. La cérémonie est préparée au cours d'une rencontre avec la famille qui permet une expression libre de tous et le choix en commun des témoignages, lectures, musiques.

Une enquête menée en 2017 à la demande de la conférence des évêques de France met en évidence des changements rapides que G. Cuchet[3] analyse comme une *transition funéraire* avec quatre grandes tendances :

-Des obsèques moins cléricales, le recours aux équipes paroissiales du deuil est entré dans les mœurs et même apprécié.

-Des relations parfois ambigües, voire tendues avec les pompes funèbres quand elles veulent apporter une note « spirituelle » qui sort de leurs attributions.

-La banalisation de la crémation.

-Un éclatement de la norme funéraire : multiplication des lieux du deuil, demandes variées formulées aux paroisses (« petites prières », « petites bénédictions », adieu au visage).

Pour l'auteur nous sommes dans une transition postchrétienne de la mort : « en enterrant leurs grands-parents, les descendants enterrent souvent aussi le christianisme dans leur famille. Ils demandent aux chrétiens qui restent de le faire à leur place au cours d'une cérémonie à laquelle ils assistent souvent passivement, en dépit des efforts réalisés par les équipes pour transformer un rassemblement de circonstance en une véritable assemblée liturgique. »

Dans les églises protestantes la célébration est plus sobre, elle s'adresse aux vivants, à l'assemblée qui vit la séparation, le deuil. Le cercueil ne reçoit ni bénédiction ni aspersion. Il peut ne pas être présent.

L'Église Orthodoxe est en principe opposée à la crémation. Le rituel des funérailles est généralement plus riche que chez les catholiques.

QU'EN EST-IL DANS NOTRE RÉGION ?

Dans le Loiret, la demande d'obsèques religieuses était de 53 % en 2015, pour une moyenne nationale de 68 %. Les demandes de crémation sont en augmentation régulière depuis l'installation d'un crematorium à Amilly dans les années 80, en cours d'agrandissement actuellement. À l'heure actuelle elles sont autour de 30 %. On assiste également à une augmentation des demandes de célébration chrétienne au crematorium, dont un tiers environ pour des personnes décédées hors du Gâtinais.

Des « équipes obsèques » existent dans tout le diocèse, composées de bénévoles femmes et hommes, de diacres et de prêtres. En pratique les pompes funèbres sont, sauf exception, le premier interlocuteur des familles. C'est à l'entreprise qu'est présentée la demande d'obsèques religieuses et c'est l'entreprise qui contacte la paroisse en proposant un lieu et un jour. Le secrétariat paroissial doit vérifier que c'est possible et trouver une personne pour célébrer. Celle-ci prend alors contact avec la famille pour une rencontre.

L'emploi du temps des différentes parties a parfois du mal à coïncider et peut nécessiter une négociation. Les prêtres et les membres des équipes obsèques estiment important d'insister sur trois points, pour garder un regard chrétien sur la mort et les obsèques :

-Maintenir l'accompagnement ecclésial des familles en deuil.

-Privilégier le lieu-église pour célébrer les obsèques là où la personne défunte a vécu.

-Proposer, après les célébrations au crematorium, qu'un temps de prière soit organisé dans la paroisse d'origine.

---

3 G. CUCHET : La transition funéraire contemporaine, Etudes, février 2018 p 43-56

Le 2 novembre les familles ayant pris contact avec la paroisse pour des obsèques dans les douze mois précédents sont invitées à participer à la messe célébrée à la mémoire des défunts.
La préparation des obsèques représente un moment privilégié de contact entre croyants et personnes éloignées de l'Église ou agnostiques, on peut échanger dans la vérité et, de part et d'autre exprimer sa foi, ses doutes, son irritation parfois. Un lien se crée lors de certaines rencontres, on aimerait pouvoir l'entretenir mais c'est bien difficile. L'expérience montre que les familles sont sensibles à l'accueil, à l'écoute, sensibles aussi au recueillement naturel qui s'établit quand on se réunit à l'église avec une liturgie adaptée et commentée. Beaucoup sont saisis par la force et la beauté des textes bibliques proposés pour les célébrations de funérailles. Les hommages sont quelquefois un peu envahissants, ils ont une place mais pas la valeur des témoignages simples, mettant en lumière ce que la personne défunte a fait grandir en nous.

Le rôle essentiel de la communauté chrétienne dans ce domaine est d'accompagner les vivants confrontés au deuil, de les soutenir, de les aider à partager l'émotion, le souvenir, de prier avec eux pour qu'ils gardent l'espérance car nous sommes tous appelés à être un jour auprès de celui qui est « le chemin, la vérité et la vie ».

J.L TEXIER

F. CHENG : Cinq méditations sur la mort. Albin Michel, 2013